

Proposition d'introduction et de plan détaillé sur la dissertation de M. Serres

En choisissant de publier, il y a trente-cinq ans, son ouvrage sous le titre *Le contrat naturel*, le philosophe Michel Serres pratique l'intertextualité et convoque implicitement la référence au *Contrat social* de Rousseau. C'est précisément l'idée de contrat qui est au cœur de sa réflexion, novatrice, sur les rapports non plus seulement des humains entre eux comme chez Rousseau, mais des humains avec le monde naturel. Ainsi écrit-il dans cet ouvrage : « Retour donc à la nature ! Cela signifie : au contrat exclusivement social ajouter la passation d'un contrat naturel de symbiose et de réciprocité où notre rapport aux choses laisserait maîtrise et possession pour l'écoute admirative, la réciprocité, la contemplation et le respect, où la connaissance ne supposerait plus la propriété, ni l'action la maîtrise ». Autrement dit, l'auteur invite, de façon injonctive, comme sous le coup d'une nécessité vitale, à revenir « à la nature ». Sans nier l'intérêt du pacte social, il suggère d'ajouter un autre type de pacte, avec la nature cette fois. Il s'agirait, selon lui, de transformer, à la fois dans le domaine de « l'action » mais aussi de « la connaissance », le mauvais rapport que nous avons au monde, rapport fait de domination et d'avidité. Cela nous demanderait d'abandonner certains préjugés : l'expression « maîtrise et possession » fait directement écho à l'injonction cartésienne de se rendre comme « maître et possesseur de la nature ». Ce rapport pernicieux et cette vision utilitariste de la nature devraient laisser place à un lien harmonieux avec les choses – à entendre, d'après l'intégralité de l'extrait, comme la nature non-humaine vivante et non vivante. Le philosophe décline ces comportements positifs en une énumération : « l'écoute admirative, la réciprocité, la contemplation et le respect ». Toutefois, la présence du conditionnel (« laisserait », « supposerait ») montre qu'il s'agit d'un vœu, d'une possibilité qui est envisagée mais qui n'est à ce jour pas réalisée car il est difficile pour l'humain de perdre son réflexe de dominateur. Par ailleurs que penser des notions de « contrat » fondé sur l'« admiration » et de « respect » que l'humain devrait adopter face à la nature, quand la nature elle-même, comme il le souligne plus loin, ne parle pas et n'éprouve pas, littéralement, de « respect » pour l'humain puisqu'elle « écras[ait] » « nos ancêtres » ? Face à l'invitation pressante de Michel Serres, on est donc en droit de se demander s'il faut réellement souhaiter ce retour à la nature et abandonner nos prérogatives, et si cela est possible. Cette question sera abordée à la lumière des romans de Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers* et de Marlen Haushofer, *Le Mur invisible*, ainsi que du recueil d'articles de Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*. Certes il y a urgence à changer notre rapport à la nature tant sur le plan de l'action que de la connaissance, et à passer un contrat avec elle. Cependant il est difficilement concevable de passer un contrat avec une instance privée de parole – le monde des « choses ». Ne faudrait-il pas alors sortir du dualisme qui oppose l'humain dominateur au monde non-humain dominé, en considérant que l'humain fait partie de la nature ?

I- Certes il y a urgence à revenir à la nature, c'est-à-dire changer notre rapport à la nature tant sur le plan de l'action que de la connaissance et à passer un contrat avec elle.

1) En effet, l'humain cherche à être « maître et possesseur de la nature ».

JV : Possession par la connaissance : « le capitaine Nemo, [...] me parut posséder à fond 'sa mer Rouge.' » (cf. emploi possessif de « sa ») et possession de la nature « sans reconnaissance » : « Nous étions enfin arrivés à la lisière de cette forêt, sans doute l'une des plus belles de l'immense

domaine du capitaine Nemo. Il la considérait (= « la forêt sous-marine ») comme étant sienne et s'attribuait sur elle les mêmes droits qu'avaient les premiers hommes aux premiers jours du monde » (I, 17, p. 192).

MH : dès l'apparition de la vache, la narratrice se voit comme « propriétaire » (p. 39), ce qui montre bien qu'elle est dominé par une logique utilitariste de domination dans ses relations avec les animaux au début de son aventure. De même, elle s'accapare son milieu : « cette vallée offrait un aspect plus riant que ma vallée. J'ai bien dit « ma vallée ».

GC mentionne la pensée cartésienne selon laquelle l'humain cherche à se rendre « maître et possesseur de la nature » comme « une attitude typique de l'homme occidental » (p. 142).

2) Un contrat naturel est donc souhaitable et nécessaire car il y a urgence.

JV : Urgence devant la disparition d'espèces : « C'est ainsi qu'ils ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils anéantiront une classe d'animaux utiles. L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'Océan » (Nemo dans II, 12, p. 457).

D'où nécessité du contrat, d'un accord, du respect, comme chez **MH** : la narratrice s'interdit de pêcher des truites en été pour leur permettre de se multiplier. Elle respecte le cycle naturel afin d'avoir à son tour à manger (p. 160).

GC : on ne peut pas traiter le vivant naturel comme s'il était un objet inerte. Dès qu'il y a vie, il y a valeur, notamment quand il s'agit d'expérimenter sur le vivant humain. Le respect de l'objet naturel, en biologie, est capital et nécessaire : « Cette étude a voulu insister sur l'originalité de la méthode biologique, sur l'obligation formelle de respecter la spécificité de son objet, sur la valeur d'un certain sens de nature biologique, propre à la conduite des opérations expérimentales. » (p. 48)

3) Ce « contrat naturel » se traduit par une relation symbiotique et réciproque avec la nature

JV : Nemo n'a pas passé de contrat explicite, mais c'est tout comme. Depuis qu'il a quitté le monde terrestre, il vit en osmose avec l'Océan : le Nautilus fonctionne en parfaite symbiose avec l'élément marin : le sous-marin passe pour une baleine ; l'équipage se nourrit des produits de la mer qui se montre généreuse.

MH : symbiose qui se traduit par la joie réciproque à vivre ensemble éprouvée par la narratrice et les bêtes, notamment Lynx : « Je n'ai jamais pu rester triste bien longtemps à ses côtés. J'avais presque honte de le voir si heureux de vivre avec moi. » (p. 101)

GC : l'homme vitaliste, et tout particulièrement le savant, qui correspondent au modèle de GC, est celui qui « se sent enfant de la nature et éprouve à son égard un sentiment d'appartenance et de subordination, il se voit dans la nature et il voit la nature en lui » p. 112 (chap. « Aspect du vitalisme » ; il éprouve pour la nature « un sentiment filial, un sentiment de sympathie ».

II- Cependant il est difficilement concevable de passer un contrat avec une nature privée de parole, le monde des « choses ».

1) Il est problématique de passer un contrat avec une instance qui n'est pas en mesure de s'exprimer, qui n'a pas d'entendement, qu'on ne peut pas comprendre

JV : l'exemple le plus frappant de cette nature hermétique à l'humain est celui de la banquise : « Puis, sur cette nature désolée, un silence farouche, à peine rompu par le battement d'ailes des pétrels ou des puffins. Tout était gelé alors, même le bruit. Le Nautilus dut donc s'arrêter dans son aventureuse course au milieu des champs de glace. » (II, 13, « La banquise », p. 468)

MH : la narratrice ne cesse de confesser son ignorance devant les animaux et son incapacité à les comprendre. Elle révèle par exemple que les insectes lui sont étrangers : « il m'arrive de souhaiter que cette étrangeté se charge en familiarité, mais j'en suis bien éloignée. » (293)

GC : l'impossibilité de passer contrat avec la nature privée de langage articulé explique, pour certains, qu'on puisse faire sur elle des expérimentations cruelles qu'on ne ferait pas sur l'humain, comme si l'absence de réactions formulées de façon intelligible par les vivants non-humaines justifiait l'absence de respect. C'est ce qu'on peut comprendre quand GC cite le rapport d'un biologiste anonyme concernant la pratique de la vivisection sur les chiens, victimes faciles à se procurer (p. 22, « L'expérimentation en biologie animale »)

2) La vie symbiotique, le « contrat d'armistice », la « courtoisie » que MS appelle de ses vœux un peu plus loin dans le texte sont-ils vraiment possibles quand la guerre est toujours-là ? La nature elle-même se montre violente (loi du plus fort) et inhospitalière.

MH : la nature est dure, pleine de dangers (froid, chaleur, disette, maladie, mort) ; elle est violente (cf. orages) et inhospitalière : « j'allais souvent avec lui [= Lynx] dans la forêt. Il y faisait froid et inhospitalier » (p. 108). Le contrat est parfois rompu : contrainte par la faim, la narratrice enfreint l'interdit de pêcher, qu'elle respectait auparavant autant par tradition que par conviction : « Il n'y avait pas grand-chose à attendre de la pêche, les truites refusaient de mordre. Il n'était pas question de respecter la saison de pêche, mais de toute façon je ne pris plus rien. » (p. 190)

JV : le maelström : « un nom plus effrayant dans une situation plus effrayante pouvait-il retentir à notre oreille ? Nous trouvions-nous dans ces dangereux parages de la côte norvégienne ? » Là sont aspirés non seulement les navires, mais les baleines, mais aussi les ours blancs. » (590-591)

GC : la pensée humaine est dépendante des besoins naturels et des « pressions du milieu » exercées sur l'homme. (p. 13)

3) L'humain ne peut pas se contenter de contempler et d'admirer, il doit aussi maîtriser la nature, voire tuer, pour survivre.

GC : la connaissance de la nature fait partie des stratégies de contournement des obstacles et de sécurité /survie de l'humain. Or le temps d'« un savoir contemplatif et désintéressé » (cf. p. 137, « Machine et organisme ») est dépassé ; la science de la nature ne peut en rester là et doit passer par l'expérimentation pour connaître en profondeur la nature et la maîtriser.

MH : fatalement l'humain doit tuer pour survivre, même s'il n'aime pas cela, comme en témoigne la narratrice : « La perspective de ces activités meurtrières ne me plaisait pas, et pourtant je n'avais pas d'autre choix si je voulais rester en vie ainsi que Lynx » (p. 37) ; « Il me fut difficile de tuer du gibier. Je dus me forcer à manger [...]. Je ne perdrai jamais cette répugnance à tuer [...] et il me faut la surmonter chaque fois que j'ai besoin de viande. » (p. 108)

JV : les attaques de requin (II, 3 « une perle de dix millions », le combat contre les poulpes : scènes épiques pour montrer l'intensité des combats et renforcer la nécessité pour l'humain de tuer s'il veut survivre.

III- Ne faudrait-il pas sortir du dualisme qui oppose l'humain dominateur au monde non-humain dominé, en considérant que l'humain fait partie de la nature ?

1) L'humain ne se montre pas toujours « maître et possesseur de la nature ». Il sait se fondre dans la nature, se faire humble, ne pas laisser traces.

GC : dans le champ de l'expérimentation en biologie, ce qui est important est de prendre la nature / la vie pour ce qu'elle est, sans la réduire. La connaissance du vivant nécessite de reconnaître ses limites, d'intégrer la naïveté et l'originalité de la vie. La compréhension biologique repose sur une acceptation humble du donné : « Nous pensons, quant à nous, qu'un rationalisme raisonnable doit savoir reconnaître ses limites et intégrer ses conditions d'exercice. L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie. La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant. » (p. 16)

JV : Aronnax à la toute fin du roman souhaite que Nemo abandonne son esprit de vengeance et se limite à être « le savant [qui] continue la paisible exploration des mers » (II, 23 595).

MH : la narratrice vit dans un univers complètement naturel qui n'a plus rien à voir avec la société de consommation / la civilisation. Tous les objets matériels qui pouvaient la lui rappeler se dégradent progressivement (poste de radio, réveil, montre, feuilles de papier). La seule trace qu'elle pourrait laisser est son journal, mais ce n'est pas certain : « Il est peu probable que ces lignes soient un jour découvertes. Pour l'instant je ne sais pas si je le souhaite. » (p. 7).

2) Il n'y a pas d'un côté l'humain, son activité, ses connaissances, et de l'autre la nature / les choses / les « objets-monde. Les deux instances font partie d'un système global.

JV : l'océan a des caractères anthropomorphiques (cf. circulation des courants marins comparés à la circulation sanguine, I, 18, « Quatre mille lieues sous le Pacifique », p. 204-205), tout comme le Nautilus (présenté par Nemo comme la chair de sa chair – « Oui, il aimait son navire comme son enfant ! » I, 13 « Quelques chiffres », p. 153). Ce mélange des genres entre choses – nature non-humaine – humains manifestent leur interdépendance et leur appartenance à un système global.

MH : la narratrice ne se sent pas différente de ses bêtes : « Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille » (p. 274). « Cet été-là j'oubliai complètement que Lynx était un chien et pas un homme. Je le savais, mais cette différence n'avait pour moi plus aucun sens. Lynx aussi avait changé » (p. 309). Même les objets sont pourvus de qualités humaines : le réveil devient animé : « Il paraissait en bonne santé » (p. 302).

GC : « Nous soupçonnons que, pour faire des mathématiques, il nous suffirait d'être anges, mais pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes » (p. 16)